



Ce qu'en disent Magic Malik et Hilaire Penda

À quel endroit se situe cette rencontre humaine et musicale entre vous deux, Magic Malik et Hilaire Penda ?

Magic Malik : Cette année, c'est le hasard qui m'a fait retrouver Hilaire juste au moment où je réfléchissais à cette troisième création. Frédéric Deval (directeur du Programme musiques transculturelles jusqu'en 2016) voulait me voir jouer avec un flûtiste Peul. Il avait cette intuition et voulait me voir me rapprocher de l'Afrique. Mais suite à son décès, le choix de suivre cette voie a été difficile. Or c'est justement à ce moment-là que j'ai revu Hilaire et j'ai donc décidé de faire cette création avec lui.

Je connais bien Hilaire. On peut s'apporter beaucoup mutuellement. Il est relié à des choses qui font partie de mon héritage. Il a ce lien direct avec l'Afrique que moi je porte de façon plus lointaine et indirecte. Il est l'une des rares personnes qui entend dans mon jazz tout l'héritage africain. Et puis Hilaire c'est d'abord un musicien auquel je suis sensible. Donc cette création, c'est avant tout une collaboration avec quelqu'un que j'apprécie.

Hilaire Penda : On a été présentés par Vincent Ségal. À l'époque, Malik est venu enregistrer sur un de mes albums. Mon père venait de décéder. On a joué un titre qui s'appelait Be my friend qui était dédié à mon père. Malik a joué et on a tous pleuré dans le studio, c'était comme si mon père nous parlait à travers sa flûte. Ça m'a beaucoup rapproché de Malik.

Plus globalement, c'est avant tout une rencontre entre des musiciens africains et Malik. C'est très intéressant pour nous de découvrir le savoir musical de Malik. Cela nous fait explorer de nouvelles possibilités techniques et harmoniques. Je pense que cette rencontre pourrait construire de nouveaux référentiels. Il suggère de nouvelles façons, de nouveaux angles sous lesquels appréhender certains aspects de nos musiques d'Afrique. Personnellement, cette création m'apporte beaucoup, elle m'amène d'autres outils que je n'avais pas forcément. Et inversement, ces techniques, qui sont restées en Afrique continentale et que nous apportons à Malik, lui permettent de se réappropriier des musiques qu'il a quelque part en lui.

MM : Effectivement, cette création à partir des musiques africaines me permet de me ré-identifier. Je comprends alors que certaines choses que je fais viennent de là. Habituellement, je me bats contre l'identification des musiques, pour qu'elles dépassent ces cadres institués. En effet, pour moi tradition signifie souvent exclusion. Or, Hilaire a été directement nourri par une musique et son ancrage dans la « tradition » est plus fort que le mien. Dans cette rencontre il y a un double mouvement : de mon côté, j'apporte le fruit de mon ignorance dont j'ai fait une force, et de leur côté, ils amènent la force d'un savoir particulier. Je peux ainsi relier ce que je fais à une culture, à quelque chose de plus vaste que moi-même. Et la culture c'est le trésor de l'humanité.



Y a-t-il un engagement particulier derrière cette création autour des cultures et musiques africaines ?

MM : La culture africaine est souvent considérée comme un sous-produit au regard d'une prétendue « véritable » culture. Celle-ci naît de l'héritage d'une forme de rationalisme, dans ce qu'il peut avoir de plus morbide. L'humain est rationnel puisque rationnel signifie savoir vivre avec et comprendre son environnement. Certaines cultures héritées du rationalisme, dont fait partie la culture musicale occidentale, se targuent d'être supérieures parce qu'elles utilisent des outils rationnels. Je pense que le point de vue qui voit dans la musique sérielle ou une fugue quelque chose de beau parce qu'il y a du calcul, est une vision limitée, une toute petite vision des choses. Tout ce qui vient d'ailleurs, qui ne fait pas partie de la culture dominante occidentale, doit être aussi considéré comme quelque chose de vital qui a beaucoup à nous apprendre sur la condition humaine. Il est important de rappeler que la musique n'a pas qu'un cerveau, elle a aussi un corps, un cœur et des pieds ! Tout l'homme y est impliqué. Et c'est ce que proposait Frédéric Deval à Royaumont : ouvrir un espace aux personnes pour permettre une expression. L'idée est de sortir des préjugés implicites et des clichés, afin que l'Occident soit aussi en contact avec certaines réalités qu'il a oubliées. Royaumont permet d'aller au fond des choses, tout comme le Festival Rares Talents que porte Hilaire.

HP : Effectivement, je crois que ce qui touche Malik également c'est mon engagement pour la reconnaissance des cultures et des musiques venues d'Afrique. Mon militantisme reste ouvert aux transformations et se veut non clivant. Je défends ces cultures par la création artistique, et à travers mon engagement avec Rares Talents ou le Centre des Cultures d'Afrique que je suis en train de mettre en place. Beaucoup de musiciens africains se battent au quotidien pour trouver leur liberté, pour exprimer des choses qui n'étaient même pas envisageables par le passé et il faut les encourager. C'est aujourd'hui ce que Malik nous propose ici.

Comment avez-vous conçu cette création ? Cette question du corporel est-elle exprimée ici par la présence d'un chorégraphe ?

HP : Malik voulait qu'il y ait un flûtiste Peul, mais il m'a laissé l'initiative pour les autres artistes. La création propose un voyage au Cameroun dans un train imaginaire. L'idée est de s'arrêter dans chaque gare et d'y découvrir les musiques propres à un village, tout en les amenant ailleurs. C'est une découverte de la diversité des cultures du pays, pays qu'on surnomme souvent « l'Afrique en miniature ».

MM : La flûte peule, c'était une intuition de Frédéric Deval. Mais c'est très mystérieux aussi pour moi, parce que mon père géniteur est Peul. Et la culture peule est l'une des cultures africaines qui porte beaucoup la flûte. D'ailleurs quand j'étais enfant, je jouais de la flûte debout sur une jambe, sans le savoir j'étais dans la même position que les bergers peuls. Et puis, Hilaire avait envie de partager avec moi une partie de ce projet Earth Beat et ça incluait aussi la danse. Mais cela m'avait déjà traversé l'esprit dans ma création précédente.

HP : En effet, la danse évoque des symboles qui peuvent ne pas apparaître quand il y a seulement de la musique. Par exemple : la terre nourricière, la terre protectrice, la terre mère... C'est l'exemple de la danse « bikutsi » qui veut dire battre la terre, pas dans le sens de donner des coups au sol, mais dans l'optique de trouver une résonance avec la terre, une forme d'harmonie. Merlin Nyakam, grand chorégraphe, permet alors de faire de ce moment un vrai spectacle et d'aller plus loin dans la compréhension et l'expressivité de cette musique.